



PIERRE WINTER

D'une certaine façon, il nous avait déjà quittés en automne 1970, au moment de prendre sa retraite. Ce jour-là, pour fêter comme il se doit la «passation des pouvoirs», nous étions tous, au grand complet, réunis une dernière fois autour de lui dans notre salle des conférences. Je me rappelle sa sympathie pour tout le monde, ses paroles encourageantes, son indéclinable optimisme quant à l'école, sa parfaite sérénité. Depuis, tout en continuant de s'intéresser vivement à ce qui se passait chez nous et plus particulièrement à ceux qui avaient eu le privilège de travailler sous sa conduite, il voulait rester discrètement à l'écart. Et le 8 novembre dernier, Pierre Winter, qui avait tenu le gouvernail de l'Athénée durant presque douze ans, est parti une seconde fois, sans nous laisser désormais pour le moins l'espoir de le rencontrer encore occasionnellement.

Sa famille, à laquelle il a prodigué des trésors d'affection et de dévouement, me pardonnera d'avoir pensé d'abord au deuil de l'Athénée. Une école, d'ailleurs, constitue aussi un peu une famille, et un des grands mérites de notre regretté directeur honoraire a justement été de renforcer parmi nous l'atmosphère collégiale.

Durant son éméritat, M. Winter n'est pas resté inactif, du moins tant que ses forces physiques le lui permettaient. Tenant à se rendre utile, et, plus simplement, parce qu'il aimait profondément son métier d'éducateur, il assumait encore quelques heures de cours par semaine dans une de nos écoles privées. Bel exemple de zèle pédagogique et de modestie! Dieu sait si cette tâche représentait pour lui un grand labeur, car il tenait à se préparer d'une manière méticuleuse, allant même jusqu'à demander conseil à des collègues dont il avait pourtant été le chef.

Pierre Winter naquit aux confins de notre bon Oesling, à Bastendorf, le 21 juillet 1907. Ses origines villageoises, il les a toujours affirmées avec une fierté gaillarde, sans doute parce qu'il avait grandi dans un milieu fondé sur des valeurs sûres, où l'on savait apprécier l'effort, condition indispensable de toute vraie réussite.

Ses études secondaires, il les fait à Diekirch, en section gréco-latine, où il a pour professeur notamment l'inoubliable Pierre Frieden. Après les Cours supérieurs, il fréquente les universités de Bonn et de Paris. Il passe des examens brillants. En 1930, il est reçu docteur avec, pour branches, le latin et le français. Il accomplit son stage de deux ans au Gymnase de Luxembourg et décroche une distinction à l'examen pratique.

Ce jeune professeur, dit-on, jouissait d'une popularité peu commune. Par son allure dynamique, empreinte à la fois d'une simplicité joviale et d'une fermeté compréhensive, il savait fasciner les éléments où, durant les années sombres, il connut les affres de la déportation, comme tant d'autres enseignants luxembourgeois qui ne voulaient pas courber l'échine sous la férule de l'occupant nazi. Au lendemain de la guerre, il fallait reconstruire, aussi dans l'enseignement. En 1949, après un bref passage au Lycée de Garçons de Limpertsberg, M. Winter se vit confier un poste d'attaché à l'Education nationale. Il devint ainsi un des collaborateurs du ministre Pierre Frieden, son ancien maître à penser. Et c'est déjà en 1951 qu'il fut promu conseiller de gouvernement. La direction de l'Athénée, il devait l'assumer à partir de novembre 1958.

M. Pierre Winter comptait surtout sur la vertu des contacts personnels. Sa grande bonté naturelle, si

manifeste dans son regard, le poussait à être attentif en premier lieu aux aspects humains des problèmes. Certes, il tranchait certains noeuds gordiens à la manière d'Alexandre. On chuchote même que, au service de l'Etat et de la jeunesse, il lui arrivait de casser son appareil téléphonique d'un geste plein d'énergie. C'est qu'il était d'un tempérament foncièrement généreux. Ceux qui, comme moi, ont pu faire leurs premiers pas de pédagogue sous sa direction, savent témoigner de sa sollicitude particulière, presque paternelle, à l'égard des stagiaires. Il leur communiquait une «certaine idée» de l'enseignant, laquelle découlait évidemment de ses propres expériences. J'ajoute que, généralement de bonne humeur, il réussissait bien des fois à balayer nos appréhensions et nos déceptions à force de boutades.

Parmi les nombreuses tâches qui incombaient à notre directeur, il y eut celle, écrasante, de conduire sans naufrage l'embarcation de notre école, solidement ancrée depuis des siècles à l'ombre de la cathédrale, vers son nouveau port, plus spacieux et plus fonctionnel, dans les prés de Merl. Le chantier pesait lourd dans son programme journalier. Et, si le distingué latiniste devait bien se dire que Rome ne fut pas construite en une seule journée, les tracas allaient pourtant en augmentant à mesure que les délais s'allongeaient. Nous sommes entrés boulevard Pierre Dupong, le 6 avril 1964, par une journée radieuse de printemps. Quelle ne fut pas alors sa joie: L'avant-veille, cependant, il s'était fracturé une main en glissant dans un parloir, au cours des travaux de déménagement. Cette mésaventure eut beau lui causer des douleurs, elle ne lui fit pas perdre pour autant son humour. Après avoir accueilli les professeurs et les délégués de classe durant la matinée, il eut l'immense satisfaction de procéder, à partir de 14 heures, à l'installation des élèves. Ceux-ci se rassemblèrent d'abord dans la salle des fêtes. Cette réunion inaugurale, il l'a évoquée lui-même en des termes qui le caractérisent: «L'image était si impressionnante que le directeur oublia le long de son allocution ses douleurs à la main et son grand besoin de consulter un médecin. - Mon Dieu, aucun enfantement ne va sans larmes! - La salle était rayonnante et l'émotion était réelle et inoubliable.»

Or, l'Athénée ne changeait pas seulement de bâtiment. D'importantes innovations concernant l'organisation de l'école et son enseignement même allaient survenir. En principe, M. Winter n'était pas hostile aux réformes, mais il connaissait trop les structures et les engrenages pour ignorer qu'il faut procéder avec une extrême circonspection et éviter toute précipitation. En d'autres termes, il aimait les petits pas, non pas la bousculade. Aussi n'approuva-t-il guère la rapidité avec laquelle la loi de 1968 sur la réforme de l'enseignement secondaire passait les instances, tout en appréciant, par ailleurs, les travaux fructueux que son élaboration avait suscités à différents échelons. Il lui était surtout difficile d'assumer de son plein gré l'introduction à l'Athénée de la mixité ainsi que des sections modernes, si peu conforme aux traditions issues de l'ancien Collège de Jésuites.

Lorsque, en cette même année 1968, la bourrasque révolutionnaire se fut déchaînée à Paris, l'atmosphère s'alourdissait également chez nous. Le mouvement de contestation s'empara d'abord des cours supérieurs, mais les lycéens ne tardèrent pas à se solidariser avec leurs camarades-étudiants. Ce fut une période remplie de doutes et d'inquiétudes. Les protestations eurent pour conséquences directes l'abolition de notre collation des grades ainsi que la transformation des Cours supérieurs en Cours universitaires et leur départ de l'Athénée. Encore un changement crucial. Le directeur Winter ne versait pourtant pas dans le pessimisme. Il parla d'«une poussée honnête et jeune de faire mieux, d'agir dans le sens de mutations inéluctables».

Au fond, il aimait à faire confiance. Ainsi il rendait confiant. Il avait spécialement confiance en la jeunesse, qui, à ses yeux, valait bien celle des générations antérieures. Et je retiens aussi qu'il a écrit quelque part: «Vivant sequentes!» Presque une devise. «Bonne chance à ceux qui viennent après nous!»

Georges Goedert (AL)